



Philippe Jones

# PARENTHÈSES

LE CORMIER







## PARENTHÈSES

Les éditions Le Cormier ont été fondées  
par Fernand Verhesen.

Publié avec le soutien  
de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

© Le Cormier & Philippe Jones, 2013.  
Tous droits réservés.  
ISBN 2 930231 80 8

Philippe Jones

PARENTHÈSES

LE CORMIER





*la parenthèse est ce qui se pense et se dit  
sans en avouer l'éventuelle importance*

Ph. J.

l'arbre est concret, un tronc, des branches, un feuillage ;  
il est vivant, se modifie au gré des saisons, varie selon la  
lumière, selon le temps qu'il fait, selon l'angle de vue, mais il  
n'en demeure pas moins une image si on l'évoque

*dressé, poitrine ouverte au ciel, un arbre occupe son espace*

présent par son tracé, relevant du langage que l'on doit  
formuler, le propre du poème est d'humaniser le monde et  
le monde offre à cette fin ses références : la rivière, l'oiseau,  
le nuage, la colline ou l'arbre ; ces éléments deviennent  
d'autres soi-mêmes ; il y a donc identification

*la sève alors sous mille formes  
des forêts au chiendent  
dresse des sentinelles familières  
et chaque voyageur fonde son paysage*

tordre ses branches dans l'angoisse, gonfler son torse  
dans l'été, résister au dépouillement de l'hiver ou faire  
briller ses ramures sous la neige, tanguer tel un clochard,  
tanguer tel un bateau, il devient possible d'écrire

*un arbre prend racine et se forge l'idée*

la réalité reste une réalité si elle assume un sens de l'oreille à l'esprit, mais sans demeurer telle; ou bien elle s'étiole, ou se fonde un empire en conquérant ses droits; imposer une image et l'histoire s'enclenche au détail qui fleurit, au rouage qui tourne

une illusion n'est-elle que forcément un leurre, un abus de confiance, un fantôme fugace? ou serait-ce un appel à découvrir le jour que l'on pourrait chercher? il faut reprendre pied sur l'entre-deux du songe, mettre l'imaginaire en marche et retrouver un espace et le nord

il faut une écriture et se nommer un monde

venir scander le jour est un règne d'attente, venir sonner  
les heures un décompte sans fin, espoir et distraction où le  
hasard fait mouche, la chute d'une étoile, le verbe qui prend  
forme, mais le refrain demeure

petits ou grands  
corbeaux corneilles  
traversent l'œil  
plombent le temps

les oiseaux s'en reviennent, l'arbre trace l'escale, la phrase  
son phrasé, les mots couleur de feuilles s'en vont parler au  
vent, la terre ouvre ses champs aux accents d'un éveil: un  
morceau de ciel clair

le temps c'est soi-même on le sait

promener lentement, attendre le signal, et puis savoir bondir, ne pas rater son train, aller dans le bon sens, le direct pour Paris ou pour Vladivostok, prendre correspondance pour ailleurs ou nulle part, la terre est ronde, on peut toujours se situer, mais gare aux contre-voies

vivre est l'état où s'enrichit l'erreur  
garde-à-vous de l'esprit  
près d'un rang de cyprès

il suit une paire de jambes, elles sont belles, de la cheville  
aux cuisses, caressant le regard, et plus haut tout se joue en  
escale ou mouillage, cette joie du vivant, ce besoin d'aboutir,  
de partager à deux, se rouler dans un lit de chaleur et sou-  
rire, et retrouver sa force après l'avoir donnée

souffle le vent dans la rue courbe il siffle  
la figure s'éloigne  
tous les pavés sont blancs

du trafic, la police, un feu rouge, un contrôle, cette file  
d'engins étouffe tout passage; ce qui fut une fête est devenu  
hostile; le noir saisit le blanc, le vert passe à l'orange; des  
casques brillent, les bras s'agitent, et l'on écroue; le rideau  
tombe, on ferme

l'arbre fouille la poche des nuages  
il y trouve une clef  
chacun rentre chez soi

ces dessins, ces projets, s'agit-il de simples croquis ? le choix et la répétition, homme et femme qui lisent, posent question ; libres en apparence, plongés dans un journal qui leur offre le monde, mais en coupe le flux ; se cachent-ils ou veulent-ils choisir un fait divers que l'on fait sien ? si l'on arrache le journal, le regard reste fixe et laisse les blancs se combler

une ligne suggère et ne définit point

dans un éventuel échange, écarter toute feuille, ne pas croire qu'une œuvre se limite à ses signes, ou qu'elle est sans ailleurs ; la surprise est toujours au tournant de la rue, où cet homme, cette femme semblent lire un journal dans l'espoir d'en sortir ; de vous tendre la main, l'oubli de l'inutile ou d'un brouillard ; vous partirez pour saisir l'aventure



si l'existence est en mal d'oxygène  
combattre le brouillard  
relancer les oiseaux

ne pas rester inerte, s'asseoir et méditer, l'anxiété  
n'apporte que de fausses couleurs; si l'on peut annuler  
tout  $\text{CO}_2$  mental, le ciel retrouvera son lever de soleil; à  
jouer au plus fin on regagne la mise: faites une grosse  
poitrine, maître nageur!

sur le mur du voisin veille le chat  
nulle souris ne passe  
des ragots prolifèrent

le mitoyen est d'une double appartenance, viendra  
troubler le temps, tout mobile relance, quelle heure est-il ?  
est-ce le noir, est-ce le blanc ? l'ocre peut-être là où sont  
tombées les feuilles ; le chat s'étire et saute, de quel côté ?  
côté souris, côté ragots ?

il a cédé sa place une pie jacasse

non pas un simple pêle-mêle, non pas l'image du désordre, l'état d'un choix fait de divers instants et qu'une affinité rassemble; au départ une exposition, le début d'une vie à deux, complexe mais complète, l'un l'autre, un homme et une femme, un arbre dont la cime façonne les nuages, sans lesquels l'existence reste plane, sans avenir cherché

et ce fut l'arbre et la forêt; l'arbre était le temps, la feuille était la vie, l'une dépend de l'autre, ne s'envolant que pour se renouveler, grâce à la sève qui remonte; alentour des moments: l'écureuil, la parole, les mots et les traits formant la forêt domaniale; une vie commune et particulière par son tracé, ses paysages, assemblages, collages, union du souvenir et de l'imaginaire; le fût d'un hêtre correspond à la colonne de l'écrit

l'écureuil en sa course éveille un soleil vif, les données se répondent, s'accroissent, s'animent, accouchant d'autres idées, d'autres faits ou images; il restera toujours le signe de jonction; soyons donc simples au jour le jour, le pêle-mêle implique la réflexion, ce rectangle interroge, mais qui es-tu? je suis l'autre, et toi? l'un l'autre

mais il y eut, inattendu, deux morts, un père aimé qu'une guerre a saisi, le petit-fils qu'un ivrogne a tué; mais au cours de la vie les charges et décharges, construire et conserver, écrire et enseigner, tous les mots nécessaires; mais au cœur il y a l'un l'autre, ce grand bouquet dont le parfum demeure

au-delà du réseau des branches  
des fragments de ciel bleu  
ni deuils ni joies ne se comparent  
fermer les parenthèses  
que le regard se porte ailleurs

*Ces Parenthèses,  
composées en Bulmer  
et imprimées sur Rives Tradition,  
se sont ouvertes et refermées  
quatre cent cinquante fois à Stavelot,  
sur les presses de Chauveheid,  
aux premiers jours du printemps deux mille treize.*

Dépôt légal D 2013/2075/2

Imprimé en Belgique







9 178293012318 001